JAB 1018 Lausanne 18
Annoncer les rectifications d'adresse

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

Sociale — Politique — Littéraire
Artistique — Culturelle — Culinaire

133

26 juin 2010
paraît cinq à six fois par an
vingt-troisième année

«Strč prst skrz krk!»
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Notules incrédules, croyances, errances

Un pap[illegible]rovidentiel

DEPUIS la fin de la Seconde guerre mondiale, dans le domaine de la papauté, nous avons eu droit, dans l'ordre : au futur canonisé Pie XII (SS pour les initiés) ; au débonnaire Jean XXIII (décédé cinq ans après son élection, non sans avoir mis sur pied le concile Vatican II, lequel a procédé à un spectaculaire aggiornamento de l'Église catholique) ; au très austère Paul VI, cible élective des caricaturistes libertaires ; au formidablement populaire Jean-Paul II (oublions son éphémère prédécesseur Jean-Paul I qui, mort au bout d'un mois, n'a rien eu le temps de faire) ; et au très critiqué Josef Ratzinger, pape actuel sous le nom de Benoît XVI.

Disons-le d'emblée : ce dernier est notre préféré. Benoît XVI effectue un travail formidable. Non pas un travail de pape : un magnifique travail de sape.

Rarement en effet un pontife suprême a provoqué une telle levée de boucliers. Bien sûr, sa personnalité est moins en cause que la crise de l'Église catholique dans les pays nantis. N'empêche que sa sublime intransigeance fraie le chemin à beaucoup de sceptiques vers l'athéisme assumé. Contrairement à Jean-Paul II –et c'est tout à son honneur– il n'a jamais cherché à être «sympa».

Dans les années soixante, François Mauriac disait de Jean-Paul Sartre qu'il était l'athée providentiel. Autrement dit qu'à travers son existentialisme sans Dieu, il amenait de l'eau au moulin des catholiques.

Hallélouyah ! Le pape actuel en fait tout autant, mais dans l'autre sens. C'est un pape providentiel, il amène des hectolitres au moulin des incrédules. Là où Pie XII avait réussi à se mettre beaucoup de monde à dos, mais dont l'austérité forçait le respect ; là où Jean XXIII a œuvré en faveur de l'œcuménisme mais, malgré toute sa bonhomie, n'a rien lâché sur les points essentiels de la doctrine ; là où le très aristocratique Paul VI, par son engagement en faveur de l'art, a gagné quelque considération auprès des esthètes mais s'est fait haïr des pacifistes ; là enfin où Jean-Paul II a réconcilié le catholicisme avec le judaïsme, mais dont les positions traditionnelles n'ont pas varié d'un iota, Benoît XVI fait mieux encore : il fait fuir tous azimuts.

«Santo subito !» scandait la foule des Romains au décès du charismatique Jean-Paul II. Avec ses «Fioretti», Jean XXII a été comparé à Saint François d'Assise. À la mort du très honni Paul VI, on a trouvé que sa poitrine était torturée par un cilice. Et maintenant, il est question de canoniser Pie XII, le pape du silence sur le massacre des Juifs.

Sa Sainteté Benoît XVI n'est pour l'instant ni benoîte, ni en odeur de sainteté. Par conséquent, avec ses actions probablement inconscientes de sabordage, il est certainement le meilleur pape qu'ait connu l'Église depuis Alexandre Borgia pour contribuer à couler le catholicisme. Car malgré les apparences, depuis la création du Vatican par Mussolini en 1929, le message reste le même. Seulement, il y a la manière. Là où Jean XXIII et Jean-Paul II avaient réussi à rendre presque sympathique la religion romaine, Benoît XVI réussit magistralement à en détourner les hommes de bonne volonté. Bravo.

Le reste est superstition.

F. C.

Les XV[e] et XVI[e] rougissants

Yves Lamy
Les expressions grivoises de jadis
Belin, 2010, 348 p., Frs 14.60

Si vous êtes un humain (bon, jusque-là ça va), qui sait lire (oups, on a déjà perdu une bonne partie de l'humanité) en français (aïe, il ne reste plus grand monde), qui apprécie les nuances, qui ne craint pas de se tourner vers le passé, qui n'est pas rebuté par une orthographe incertaine, qui n'est pas allergique à l'érudition folle et à la précision maniaque, alors vous serez récompensés (j'hésite à mettre le pluriel) ou récompensée (je n'hésite pas à mettre le féminin, mais vous devrez faire un effort supplémentaire pour supporter toute la malignité de jadis) et pourrez jouir en toute impunité des expressions obscènes et vulgaires du moyen français. Par exemple : *(Sch.)*

TALONS

AVOIR LES TALONS COURTS

«Tomber facilement à la renverse, se laisser embrasser, se prostituer» (Oudin). D'autres formes n'ont pas rencontré le même succès, comme : *avoir les pieds* tendres*, ou *légère du talon*, «d'une femme facile» (*Loc. moyen fr.*).

J'ay les talons un petit cours, je me laisse cheoir à l'envers, je ne m'en sçaurait tenir ; mais je n'ay que cela en moy, car en toutes les aultres choses, vous me trouverez aussi diligente qu'il sera possible.
Des Périers, *Nouvelles Récréations*, v. 1540

Adieu la belle Ferronnière,
Puis qu'après nostre court allons ;
Adieu la belle Héronnière,
Adieu la blanche aux courts tallons
Marot, *Épître*, 1529

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 125
1018 Lausanne 18
redaction@distinction.ch
www.distinction.ch
Abonnement : Frs 25.– au CCP 10–22094–5
Prix au numéro : Suisse : 4.35 francs
Europe hors zone franc : 2.90 €
Collaborèrent à ce numéro :
Jean-Frédéric Bonzon
Anne Bourquin Büchi
lA broutille de service
Charles Chopin
François Conod
Tibi Dabó
Claudio Fedrigo
Alain Freudiger
Alphonse Gringoire
Gil Meyer
Henry Meyer
Claude Pahud
Boris Porcinet
Marcelle Rey-Gamay
Schüp
Cédric Suillot
Marcelin Switch

Interculturalité fine

Précision helvétique

From: [redacted]
Sent:
To: [redacted]
Subject: Out of Office AutoReply

Ich bin bis und mit 04.06.2010 dienstlich abwesend. Diese Mailbox wird unregelmässig eingesehen. In dringenden Fällen können Sie sich an [redacted] wenden.

Estoy fuera del despacho hasta el 6 de junio 2010 incluído. Consultaré mis mensajes con irregularidad. En caso de urgencia diríjase a [redacted]

Out of office until June 5, 2010. This mailbox will not be consulted regularly. In urgent cases, please write to [redacted]

Message d'absence émis par un haut fonctionnaire du Département Fédéral des Affaires Étrangères, juin 2010

Nominations pour le Grand Prix du Maire de Champignac 2010

«Nous tenons aux libertés individuelles, mais nous devons aussi soutenir le travail des forces de l'ordre pour sanctionner les impunités.»
Gilles Mestre, secrétaire politique du parti libéral-radical vaudois, in *Lausanne Cités*, 20 janvier 2010

«Il est tout à fait innocent de ce qu'on l'accuse ! Pour preuve, on ne l'accuse de rien.»
François Longchamp, conseiller d'État genevois, supra RSR1-La Première, 12 janvier 2010

«En fait, cette pilule n'est pas si dangereuse que cela. Son principal défaut est de provoquer des diarrhées. Les gens qui souffriront de la prise d'Alli vont donc arrêter d'eux-mêmes. Pendant quelques mois, il y aura sans doute un raz de marée.»
Anne Laurent-Jaccard, médecin nutritionniste, in www.lematin.ch, 6 janvier 2010

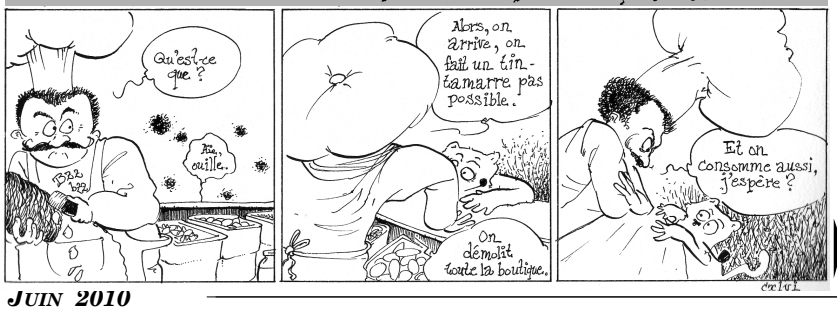
«Et voici Ambrosi Hoffmann, le troisième des deux Suisses.»
Frédéric Jaton, à Kvitfjell (Norvège), supra TSR2, 6 mars 2010

«La raquette du No 1 mondial est redevenue un sceptre. Sa crinière n'avait pas blanchi pour de vrai. La foire du trône reste ouverte, mais le roi de la jungle s'appelle toujours Roger Federer. Les battus d'hier seront peut-être les vainqueurs de demain, tant pis, tant mieux, que le meilleur gagne. […] Un Federer lancé est une gazelle au volant d'un éléphant, la puissance et la grâce, et toujours ces coups qui trompent énormément.»
Patrick Turuvani, journaliste, in *L'Express-Feuille d'Avis de Neuchâtel*, 1er février 2010

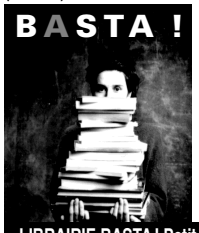
Hors concours, voici des nouvelles du Champignac d'Or 2005 : il va bien, son prix continue de l'inciter à toutes les audaces verbales.

«C'est moi ce vieillard qui avait dû tirer ces gamins.»
Olivier Français, municipal lausannois, in *L'Hebdo*, 25 mars 2010

(À s'être farci depuis un moment…) Charles Chopin en route pour le Séparistan…



(Publicité)



Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10% aux étudiants et de 5% à ses coopérateurs.
LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél./fax : 625 52 34 / E-mail : chauderon@librairiebasta.ch
Ouvertures :
MA-VE 9h00-18h30, SA 10h00-17h00
Librairie Basta ! - Dorigny, Anthropole, 1015 Lausanne, Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : LU-JE 8h30-17h30, VE 8h30-17h00

Courrier des lecteurs

Bel et bien de la chansonnette

Je voudrais dire combien les parenthèses (publiées dans votre numéro du 24 avril 2010) par Roby Bovet sonnent juste. Tout se passe comme si cette colonne du courrier des lecteurs était double. Pareil titre, «On (ne) connaît (pas) la chanson», au-delà de ses justes préoccupations concernant le vieillissement du texte, refuse le principe de non-contradiction et évite difficilement ce que Hegel, critiquant l'ironie romantique, nommait *«l'expression de l'inquiétude dialectique»* ouvrant les portes à *«une négativité absolue et infinie»* (1). La «certaine saveur» ressentie à l'audition hasardeuse du «Chien» (2) de Léo Ferré est parfaitement exprimée et intitulée par Roby Bovet. Elle est un des visages (en l'occurrence cynique) de l'ironie et provient de la mise entre parenthèses de connaissances. Ainsi, pour reprendre et confirmer celles de la colonne, citons. *«La franchouillardise»: «Ton beaujolais qui fait le mur / Et ta pépée qui fait le toit»*. La franciété populaire de la demeure métonymiquement simiesque du poète est incontestable. Le «machisme»: *«Nous sommes des chiens de bonne volonté / Et nous ne sommes pas contre le fait qu'on laisse venir à nous certaines chiennes / Puisqu'elles sont faites pour ça et pour nous»*. Le catéchisme misogyne véhiculé par la tautologie déterministe de ces vers est patent. «L'anarchisme de pacotille»: *«On peut me rire au nez ça dépend de quel rire / Je provoque à l'amour et à la révolution / Yes! I am un immense provocateur»*. Ces vers, avec l'aide de *«Bakounine, ce camarade vitamine»*, fomentent en effet une hénaurme révolution! L'origine de la «certaine saveur» est problématique et conflictuelle, toutefois le «syndrome de sympathie et d'antipathie» que M. Bovet voudrait voir interprété en exposant son vécu aux sévices sémiologiques de certains contributeurs est inutile. Ses parenthèses permettent de connaître et de ne pas connaître (c'est pourquoi ses questions sur le kitsch et le second degré devraient plus ou moins s'y absenter et/ou s'y engluer). Comme le suggère impeccablement l'écoute de Bovet, «Le chien» est une chansonnette lourdingue. Il n'est (pourtant, peut-être et selon moi) pas utile de convoquer la distinction entre langue et discours pour «savourer» le cynisme et la splendeur de la chansonnette. Mettons que l'énonciation fleure bon l'intertexte pataud et clabaude d'entrée de jeu son Villon rimbaldisé; l'adresse à la lune cafarde, se bal(l)ade, renifle un astre ricain antimoderne quoique futuriste dont, entre la deuxième et la troisième strophe, on ne sait plus si le Pierrot tondu, bêlant, hennissant et klaxonnant est une figure du poète ou non, ou quoi? Bref. Une énonciation à couches dont les énoncés «sans bande à cul» (prépubertaires?) couvriraient pourtant de «perruques les vieilles pouffiasses littéromanes». Et puis ce moment sublime où le discours fait péter la langue (ou l'inverse?)... Affirmation céleste qu'on citera sans se lasser: *«Yes, I am un immense provocateur»*. Bon. Une question demeure. Lorsque Ferré, déclare: *«Je n'écris pas comme De Gaulle ou comme Perse / Je cause et je gueule comme un chien»*, peut-on pousser l'étendue non euclidienne du charme de la chansonnette jusqu'à balancer «qu'on l'a compris» et que: *«Toujours il y eut cette clameur, toujours il y eut cette splendeur,* [...] / *Cette grande chose sourde et qui s'accroît soudain comme une ébriété.* / [...] *Toujours il y eut cette clameur, toujours il y eut cette grandeur,* / *Cette chose errante par le monde,* [...] / *Une seule et longue phrase sans césure et à jamais inintelligible* [...]» (3)?

Louis Lambert,
gardien de chèvres
à Juriens (VD)

1) Cf. Hegel, «L'ironie romantique», compte rendu des *Écrits posthumes et correspondance de Solger*, éd. et trad. par J. Reid, Vrin, 1997, p. 22.

2) «Le chien» date de 1969. Pour déterminer le cynisme de Ferré, l'étymologie imposerait presque qu'on renvoie ici à la somme de Peter Sloterdijk intitulée: *Critique de la raison cynique* (Bourgeois, 1987 [1983]). *«Le kunisme antique, kunisme primaire et agressif, était une antithèse plébéienne à l'idéalisme, le cynisme moderne est cependant l'antithèse des maîtres à leur propre idéalisme comme idéologie et comme mascarade.»* (p. 151)

3) Cf. Saint-John Perse, *Exil*, III, Gallimard, 1972, p. 126. Cf. Laurent Jenny, *La Parole singulière*, Belin, 1990, p.120 et sq. Léger et De Gaulle ne s'appréciaient pas. Concernant l'origine du «syndrome de sympathie et d'antipathie» diagnostiqué par M. Bovet lui-même, notons que la magistrale analyse de Jenny montre (à partir du poème de Perse, certes) qu'*«un trope, aussi bien que l'élémentaire fort / da, fait ressurgir le distinct de l'indistinct par-delà un moment d'aberration et de risque.»*

Le coin de lA broutille de service

Le coiffeur

Le diable passe au peigne fin le détail de nos rêves de beauté, et se poile en les frisant d'incroyables bigoudis. Le coiffeur, cet autre expert en tétrapilectomie (1), shampouine et masse nos cuirs chevelus de ses doigts experts et griffus. Activant la circulation des pensées, il en provoque le frémissement, puis le pétillement en nos têtes mousseuses. Engourdis par un mini et vague bonheur sensoriel, sous l'eau tiède qui fait comme un casque ruisselant sur nos crânes, nous coupons court à tout raisonnement structuré et nous abandonnons à la sulfureuse sensualité de l'instant. Allongés sur le cuir, nous sommes prêts à tout.

Mais le visagiste à crête d'Iroquois nous réveille déjà et frotte un linge vigoureux sur notre chevelure mouillée. Ce faisant, flegmatique avec parfois des moues imperceptibles, il dévisage dans la glace la figure brute qu'il devra sculpter, la nôtre, penchant la sienne alternativement à gauche, à droite. On se demande l'étendue de quels dégâts il mesure. En réalité, il cherche l'inspiration et tente de déterminer les hypothèses d'action susceptibles de faire une œuvre de notre chef. On est suspendu à ses mimiques. On remarque qu'il ne fait pas que nous scruter, mais profite de sa position face au miroir pour remettre en place l'un de ses propres cheveux, puis vérifier l'état de ses profils. Le temps aussi est suspendu. Mû soudain par un déclic artistique qui s'est enfin produit, il se met à gesticuler, chauffant ses doigts et contrôlant l'état de ses outils, jonglant avec ses peignes comme un cowboy avec des revolvers, faisant cliqueter les différents ciseaux. On a l'impression subite de se faire coiffer au poteau de torture. Il danse autour de notre scalp; le froid du fer contre notre peau nous fait frissonner; les pointes métalliques butent contre le derme ou contre l'oreille. Un peu plus tard, il prend son rasoir et l'aiguise consciencieusement avant de le traîner lentement sur notre nuque; le sang accélère dans nos carotides. Il sent que l'on est mûr pour la conversation et nous demande ce que nous faisons dans la vie. Contrairement aux sessions chez le dentiste, on peut répondre autrement que par borborygmes.

Je lui avoue que je suis technicien de l'entretien canin. Coiffeur pour chiens. La compréhension du chien est primordiale: il faut que l'animal se laisse faire, même s'il a peur. Les compétences nécessaires sont complexes, la toilette d'un teckel à poil dur et celle d'un épagneul par exemple, étant deux choses bien différentes. Les outils dont nous disposons sont très semblables à ceux d'un coiffeur pour hommes. Et c'est aussi le goût de l'esthétique qui nous anime avant tout.

Un lien subtil s'est établi avec mon collègue. Nous devisons, jasons de toisons et de chignons, de crêpage et de laquage, de notions capillaires. Dans le bruit du sèche-cheveux notre échange s'échevelle, devient décoiffant. Je me sens à nouveau grisé alors qu'il brosse les poils tombés sur mon visage.

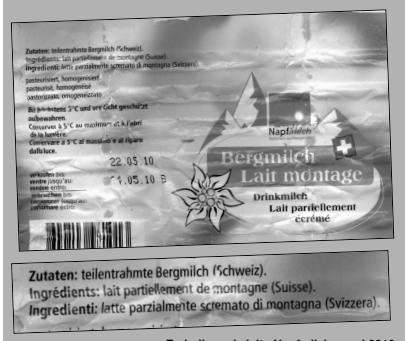
Joyeux de cette rencontre réussie, nous nous serrons la main au moment de boucler la boucle. «Ah, une dernière chose», lui dis-je, «rien, une broutille, mais... en deux mots, que diriez-vous que nos métiers ont en commun?» Il me répond avec un sourire: «Tout, tout.» Il me demande d'attendre une seconde puis revient avec un exemplaire du *Figaro*, dans lequel il m'indique les brèves: *«Une Suédoise, prise de fureur lorsqu'elle a vu sa nouvelle coupe dans le miroir, a violemment mordu son coiffeur au pouce, a annoncé samedi la radio SR de la ville suédoise de Jönköping.»*

lA broutille

1) Nom savant de l'art de couper le cheveu en quatre, néologisme inventé par Umberto Eco et son groupe de pataphysiciens. À ne pas confondre avec la *luthomiction*, qui est l'art de pisser dans un violon. Cf. U. Eco, *Comment voyager avec un saumon*, 1992 (1997 pour la version française chez Grasset).

Consommateurs avertis

Le parler-vrai des Alpes



Zutaten: teilentrahmte Bergmilch (Schweiz).
Ingrédients: lait partiellement de montagne (Suisse).
Ingredienti: latte parzialmente scremato di montagna (Svizzera).

Emballage de lait «Napfmilch», mai 2010

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à La Distinction et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre précédente édition, *Sucré/salé*, le recueil de nouvelles érotiques de la prétendue Élodie Cruchod, était un pastiche bien troussé, même si les très réelles et très honorables éditions Humus ont toujours des prix de vente en chiffres ronds et ne dépassent guère la quarantaine de pages.

LES ÉLUS LUS (CI)

Valoche & Frédoche vont en dico

Voici les dernières contributions neuchâteloises au Dictionnaire suisse romand.

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE
MARCELLE REY-GAMAY

GARBANISATION, n.f.
SE GARBANISER (CONTRE QQUN, QQCH), v. pron.

Étym.: 2008; de Valérie Garbani, personnalité politique suisse née en 1966, lors de son mandat de présidente du Conseil communal de la ville de Neuchâtel (exécutif) en 2007 et 2008.

Il y a GARBANISATION, au sens strict, quand un magistrat sous l'empire de l'alcool use de menaces et d'insultes envers les forces de l'ordre.

«Elle a pris à partie deux agents qui intervenaient pour mettre fin à une bagarre en plein centre-ville. Des insultes ont fusé. "Dans un état d'alcoolémie avancé", selon un témoin, elle s'est notamment réjouie que la police communale "rejoigne bientôt la police cantonale". Cette nouvelle garbanisation risque de lui valoir un ressentiment tenace au sein de la "locale"». (*Le Chrono,* 16 avril 2008)

Au sens large, on appelle GARBANISATION des propos injurieux ou grossiers proférés sur la voie publique ou dans un établissement public par un édile en état d'ivresse avancé. V. SE GARBANISER. *Le syndic aviné se garbanisa contre le bord du trottoir qui l'avait fait trébucher puis s'y répandit de nouveau, mais cette fois liquidement.*

C'est abusivement que l'on parle parfois de GARBANISATION perpétrée par des citoyens ivres mais n'exerçant pas de charge publique: *«Le seul élément à verser au dossier en faveur de ces deux dignes fils de la Ville-Haute, c'est qu'ils n'y voyoutaient pas, sauf en périodes de garbanisation, qu'ils accomplissaient scrupuleusement au quartier.»* (Henry Meyer: *Entre Loubière et Félonne,* p. 91. Éditions de la Mégiserie, Ouzonne 2010)

***

À LA HAINARDE, loc. adj.

Étym.: 2010; de Frédéric Hainard, personnalité politique suisse née en 1975, lors de son mandat de conseiller d'État neuchâtelois (exécutif) en 2009 et 2010.

La locution a d'abord qualifié la traque de fraudeurs de l'État jusque dans leur intimité par un ministre et une de ses employées à des fins d'excitation sexuelle.

«Il se décrit comme un hyperactif, avant d'ajouter: "Le problème, c'est que la fonction de conseiller d'État permet difficilement d'être hyperactif. On se doit de garder une certaine tenue". L'enquête à la hainarde présente donc de multiples avantages: elle resserre les liens à l'intérieur du ministère; en apaisant le ministre, elle contribue à la sérénité du travail; enfin elle est doublement économique puisqu'elle permet de réduire le nombre de fraudeurs sans entraîner de frais supplémentaires.» (*L'Équitable,* 4 mai 2010).

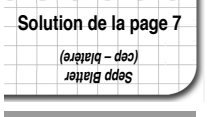
Au sens large, la locution qualifie toute activité de défoulement plus ou moins sexuel d'un édile au nom et en marge de la loi. *Le conseiller fit l'amour à la hainarde: il obtint une passe gratuite pour vérifier les compétences de la prostituée.*

***

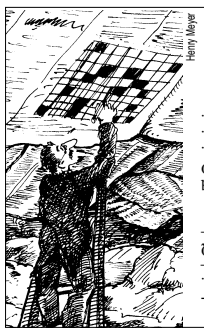
LA GARBANISATION À LA HAINARDE a été utilisée pour la première fois dans le quotidien *Le Rapide* en juin 2010. *«Arrivé à la gare CFF par le Fun'ambule dans un état fortement alcoolisé, le président d'une commune du Haut exigea sous peine de sanctions administratives que la rame continue jusqu'à La Chaux-de-Fonds, et devant le peu de réaction de la femme de l'affiche qu'il invectivait, il ouvrit son pantalon en criant: "Les gens du Bas je les enfunicule". Sommes-nous au début d'une épidémie de garbanisation à la hainarde (G. H2N2)?»*

M. R.-G.

Rébus de la société



Seul l'abonnement à *LA DISTINCTION* vous autorise à vous dire distingué Frs 25.– par an, c'est donné!



Solution des mots croisés de la page 7

De gauche à droite
1. Crédit Suisse – 2. aide-soignant – 3. in – pope – tsar – 4. scia – anar – Cu – 5. serrez – looks – 6. IT – éveil – BBQ (barbecue) – 7. étiré – râteau – 8. retardataire.

De haut en bas
1. caissier – 2. rhnette – 3. Ed – IV – IT – 4. dépaverа – 5. ISO – ever (rêve) – 6. topaze – 7. sien – ira – 8. UG – allât – 9. intro – ta – 10. sas – obéi – 11. snack-bar – 12. étrusque.

Notules incrédules, croyances, errances

Pas de quoi en faire un fromage

POUR se faire un bon fromage, il y a deux écoles : la classique et la radine. La classique consiste à se lier d'amitié (ou tout au moins à établir une relation de confiance) avec un «petit» fromager. Demande basique : «Je voudrais pour samedi un camembert fait à cœur et un Mont-d'Or coulant.» Ça marche. Votre fromager de confiance, qu'il tienne boutique dans la vieille ville, une roulotte sur la place du marché ou la fromagerie du village, vous connaît depuis longtemps. Il se fera un plaisir de vous servir à cœur (comme un brie bien fait). Tout le monde est content.

L'autre école, apparemment moins distinguée, l'école radine, consiste à passer dans certaines grandes surfaces en fin de journée, quand elles bradent les fromages ayant dépassé la date de péremption. Là, avec un peu de chance, que de trésors ! Les fromages «périmés» sont souvent les meilleurs, enfin mûrs. Le reste du temps, les supermarchés vous proposent des gommes insipides et inodores, mais il suffit d'attendre la prescription (souvent le samedi en fin de journée, ou juste avant la fermeture pour les fêtes) pour tomber sur des poèmes odorants.

Il faut savoir à ce sujet que tous les fromages dits «à pâte molle» se conservent parfaitement au congélateur, même ceux en fin de droit.

Prudence tout de même avec le limbourg, le munster, l'époisses, l'herve rouge (fromage belge assez redoutable) ou le trou du cru (si, si, ça existe !) — j'en passe et des plus puants. Ces fromages particulièrement fouettards, par conséquent souvent cédés à demi-prix dans les grandes surfaces (sinon, ils feraient fuir une certaine clientèle) doivent impérativement se consommer le soir même, sinon la rédaction décline toute responsabilité envers vos sucs stomacaux.

Il s'agit en outre de veiller aux éventuelles odeurs d'ammoniaque émanant de certains fromages français à pâte molle, surtout le camembert.

Quant aux emballages «sous vide» qui hantent les gondoles des supermarchés, contentons-nous de citer un spécialiste, Robert Schnieper dans *Nos fromages. Une Suisse gourmande*, éditions Mondo, Vevey, 1995, p. 133 : *«Ce serait pur snobisme que de considérer la vente au comptoir comme la seule solution orthodoxe, d'autant plus que le fromage sous feuille transparente résiste mieux aux longs séjours dans le réfrigérateur que le morceau emballé dans du papier sulfurisé. Quant au fromage emballé sous vide, il se maintient assez longtemps en parfait état pour être offert aux hôtes imprévus.»*

Donc à chacun son école, sachant simplement que la pire solution consisterait, le matin du soir où vous recevez des amis, à passer chez un fromager quelconque ou même réputé pour acheter vite fait des fromages pas mûrs, probablement irréprochables au niveau des bactéries, mais totalement dépourvus de goût. À tout prendre, mieux vaut attraper au hasard quelques emballages en action dans un supermarché.

Et si vous tenez à cumuler les erreurs, sortez du frigo vos achats à la dernière minute : fromage et réfrigération ne font pas bon ménage au moment de la dégustation.

Enfin, vous aurez peut-être des invités qui n'aiment pas le fromage. Servez alors une de ces gommes industrielles de Jurançon, ou bien du Hollande en tranches, ou encore les célèbres et insipides ovales de Bourgogne ou de Lorraine censés plaire aux enfants. Tout cela n'a aucun goût, ne sent rien, mais grâce à une publicité d'enfer, on vous fait croire que ces espèces de beurre un peu plus salé que les autres, de pâte à la crème hypergrasse, s'imposent sur un plateau de fromages. À bannir absolument.

À chacun son école… Soit celle du «petit» fromager sympa, qui fait un travail de grande qualité ; soit celle du self-service, à condition de ne pas se contenter de *s'y* servir, mais d'apprendre à *s'en* servir.

Le reste est superstition.

F. C.

Longue transition du secteur primaire au tertiaire

Efforts redoublés pour rattraper son retard culturel

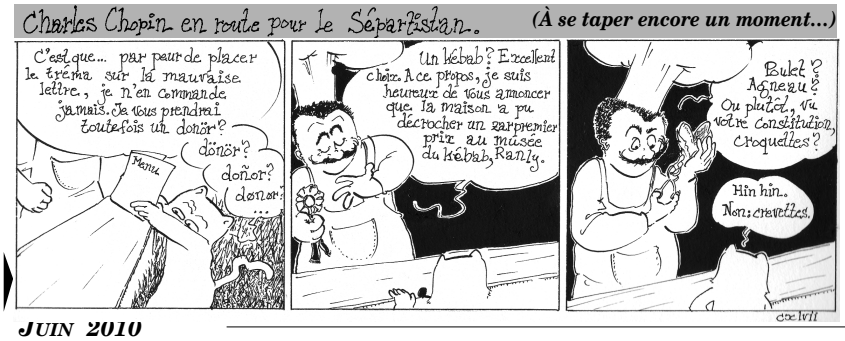
Le passage du crédit d'étude au Grand Conseil doit notamment permettre de lancer le concours d'architecture, une étape importante dans pour la réalisation d'un projet culturel primordial pour le rayonnement culturel du canton de Vaud.

Communiqué du Bureau d'information et de communication du canton de Vaud, 16 juin 2010

Devoir de souvenir de vacances

«Parc naturel», près de Chavornay, panneau et «environnement», mai 2010

Charles Chopin en route pour le Séparatistan. ***(À se taper encore un moment…)***



Beaux assassinats

Une carabine, trois cadavres, aucun coupable ; un kilo de lentilles

LES gourmands ont toujours raison ; la gourmandise ne peut donc être un crime. À propos de crime, en baguenaudant ce printemps dans les Alpes-de-Haute-Provence, je visitai le vieux village de Lurs, haut perché sur une colline d'où on voit bien la Durance qui serpente, arpentai ses pavés tout en méditant habilement sur la magie de certains lieux. Par bonheur, il n'y a pas dans ce village de boutiques dégorgeant d'artisanat typique made in fort ailleurs. En revanche, une officine sombre y était ouverte, avec quelques vins et produits du terroir : inutile d'envisager la moindre résistance…

Retrouver une vieille connaissance

Là, entre des sacs de lentilles triées et d'épeautre blanchi –je me saisis d'un de chaque–, un petit choix de livres et des coupures de journaux jaunies ; toute une littérature qui traite de l'affaire Dominici, dont un Giono et *La tragédie de Lurs*, par Jean Meckert. Jean Meckert ? Inconnu au bataillon… Sauf que la quatrième de couverture indique que cet auteur est une vieille connaissance, puisqu'il a aussi publié dans la Série noire sous le nom de Jean Amila : *Y a pas de bon Dieu !*, *Pitié pour les rats*, *Noces de souffre…* C'est un client ! Je laisse Giono et achète le livre qui rejoint céréales et légumineuses dans mon sac à dos.

La tragédie de Lurs ? Mais c'est l'affaire Dominici ! Le triple crime de l'été 1952 qui revit périodiquement dans les journaux. C'est que l'énigme n'est à ce jour toujours pas résolue… Je n'en gardais que l'image d'un vieil homme obstiné et renfermé, coupable peut-être, peut-être non, et d'une région située plutôt au sud de la France. Rien de bien net… À ma décharge, je n'étais pas né à l'époque et donc bien incapable de lire les gazettes.

Un journaliste oui, mais pas façon vautour

Jean Meckert suit l'affaire pour un journal (*France Dimanche* ?). Mais, au contraire de ses collègues affriolés par l'odeur du sang et les paillettes du drame sordide, il adopte une approche empathique et dépassionnée, se tient à une distance respectable de l'hyperémotivité ambiante et converse aimablement avec les proches du drame plutôt que de s'efforcer à leur soutirer des informations à l'insu de leur plein gré. Il faut préciser que c'est sur de petites gens que s'abat la nuée de journalistes, de policiers, de magistrats, de curieux, qui leur pourrit la vie –et Meckert se place d'emblée à leur côté. La forme que prend son écriture est empreinte de ce respect pour les humbles, avec cette touche d'ironie douce-amère qui fait penser à son quasi contemporain Henri Calet (pourquoi diable laisserait-on passer une occasion de penser à Henri Calet ?).

Venons-en aux faits

À la demande générale, j'en viens très succinctement aux faits (on en trouve une énumération interminable sur Wikipedia) : une famille de touristes anglais, les parents et leur fille, monte son campement à Lurs pour passer une nuit, près de la ferme de la famille Dominici ; au matin Gustave Dominici, le fils des fermiers Gaston et Marie, découvre un cadavre et fait avertir la police, laquelle trouve trois morts par balles ou crosse de carabine – une Rock-Ola ; l'arme est retrouvée dans la Durance ; le commissaire Sébeille, de Marseille, enquête et, un an plus tard, Gustave craque et dénonce son père ; celui-ci, Gaston, tente de se suicider pendant une reconstitution ; il avoue, se rétracte peu après mais est déclaré coupable et condamné à mort en 1954 ; je passe quelques péripéties et, en 1957, sa peine est commuée en travaux forcés à perpétuité ; de Gaulle le gracie finalement en 1960 et Gaston meurt en 1965 ; aujourd'hui, le vrai coupable reste inconnu.

De l'utilité des monstres

Et Meckert, lui qui a suivi cette affaire, à hauteur d'homme, quelle était sa conviction ?

«J'avais en moi les deux versions : celle du commissaire Sébeille, et celle de la famille Dominici. Les deux versions totalement différentes, entre l'innocence et la culpabilité absolues […]. *J'ai donc fait mon "papier" dans ce sens* […]. *Hélas ! Nul ne demandait de l'objectivité !*

»J'ai reçu des lettres de saine engueulade, ce qui est plutôt réconfortant, des lettres de fiel et de basse injure, ce qui est toujours déprimant, et on m'a même proposé de faire subir à mes enfants le sort de la petite Élisabeth […].

»Innocent que j'étais, de n'avoir pas compris que les monstres servent d'exutoire au sadisme larvé des "honnêtes gens"!…»

Le livre refermé, je trie mes lentilles et je cherche des cailloux. Peut-être que j'en trouverai… un, deux… malgré ce que m'a dit le marchand qui me les a vendus, à Lurs.

C. P.

Jean Meckert
La tragédie de Lurs
Joëlle Losfeld, 2007, 245 p., Frs 20.10

Étude de genres

La trace du verre

AVATAR du *Monde Diplomatique*, *Manière de voir* rassemble sous une même bannière un ensemble d'articles déjà parus, pour l'essentiel, dans le *Monde Diplo*. Le numéro 111 qui vient de sortir, réuni sous le titre *Culture Mauvais Genres*, des textes divers traitant ce qu'on appelle communément la culture de masse, ou la sous-culture. Ces textes sont rassemblés en trois chapitres «Fantasmes sur écran» «Littérature de gare» et «Musiques de barbares». Le but de la démarche? Tenter de montrer que, comme on peut le lire dans l'édito: *«…il apparaît que souvent, dans ces zones mal famées, s'élabore une vision critique du monde, s'inventent de nouvelles façons de l'exprimer»*. Si les articles ne sont pas d'un niveau égal, et ne soutiennent pas forcément tous aussi bien le propos voulu par l'éditorial –compilation oblige, on y lira toute sorte de choses réjouissantes par exemple sur l'industrie du cinéma en Inde, et même des articles d'Igniacio Ramonet datant du début des années 70. Et en prime, la lecture de ces textes nous renvoie à notre propre rapport à cette culture mauvais genre, cette sous-culture.

André Hunebelle, *Les mystères de Paris*, 1962

Buée de l'esprit

Les mots composés commençant par «sous» sont particulièrement intéressants pour ce qu'ils évoquent quand ils décrivent réellement quelque chose qui est sous quelque chose d'autre: sous-culture, sous-sol, sous-verre, sous-vêtements, sous-entendu, etc. On pourrait même dire que ce qui est «sous» a bien plus à voir avec l'inconscient, la pulsionnalité, que ce qui n'est pas sous, et présente donc un intérêt majeur (1). Ce qui est sous a pour vocation de tamponner les débordements de bière, de sueur ou de pensée, de conserver les confitures et les collections de bouchons, les bocaux vides et les luges Davos, ce que l'on garde pace que peut-être que cela servira une fois et c'est bien évidemment sous terre que l'on retrouve les fondations, les racines, ce qui nous permet de tenir debout. La sous-culture permet de se vautrer dans un canapé et de regarder une série télévisée ou de rester réveillée jusqu'à 4 heures du matin pour finir le polar commencé; elle vient à propos éponger la fatigue du travail, de la vie sérieuse ou précaire, elle procure l'oubli aussi sûrement que le sommeil, les rêves et l'opium.

Et aussi, le seul enjeu lié à cette culture mauvais genre, s'il est de taille –il faut que ça rapporte– laisse la porte ouverte à une certaine liberté de création subversive, l'esprit dans les marges, bridé par la culture avec un grand Q, qui, elle, dépend de la générosité des mécènes publics ou privés pour survivre et doit donc savoir se conformer au goût de ceux qui tiennent les cordons de la bourse.

Nous disions donc, il faut que ça plaise, qu'il y en ait pour tous les goûts et que cela aplatisse bien la lassitude en procurant même au passage, s'il se peut, un frisson canaille. Rien de tel pour se changer les idées, et faire marcher le tiroir-caisse, les éditeurs du 19e siècle l'avaient bien compris, publiant en feuilleton les grands écrivains populaires Sue, Zola, Dumas, précurseurs des séries télévisées. Elles sont pour moi la quintessence du mauvais genre, ce qu'il produit de pire et de meilleur, et ce n'est pas par hasard d'ailleurs si les *majors* hollywoodiennes se sont mises elles aussi à en produire.

La loi des séries

En reprenant la structure du feuilleton, création géniale tant du point de vue économique (fidélisation des lecteurs/téléspectateurs) que de la liberté formelle qu'elle dégage (pas de nécessité de commencer et conclure au même épisode, flash-back pouvant durer sur plusieurs épisodes, histoires parallèles, histoires dans l'histoire, etc.), elles se dégagent des contraintes narratives habituelles et permettent ainsi à leurs créateurs de coller à l'actualité et de l'introduire dans la narration.

La prudence des programmeurs des chaînes TV francophones nous fait hélas passer à côté des séries parmi les plus intéressantes du moment, heureusement qu'il existe des DVD… Voici quelques pistes: actuellement, dans les séries policières impossible à voir à la TV, on peut se jeter les yeux fermés sur *The Wire* (2) (terminée en 2008). La série se joue à Baltimore et en 5 saisons sans complaisances, explore les grands maux de la société bushienne: drogue, corruption policière, écoles, pauvreté, politique, économie… et *The Shield*, 7 saisons, également terminée en 2008, un peu moins bonne mais complexe à souhait,. Elle est visitée par Glenn Close (saison 4) et le toujours extraordinaire et inquiétant Forest Whitaker (saison 5 et 6), et se trouve totalement sublimée par son dernier épisode (mais pour bien le savourer, il faut avoir tout regardé avant, hihi…)

Et puis il y a aussi les séries incompréhensibles ou tirées par les cheveux, style *Lost* qui permettent de faire l'intéressante expérience du «sapristi mais je n'y comprends rien», moment hautement rafraîchissant après une dure journée.

Et encore les séries anglaises qui sont souvent visibles sur Arte. Si leur durée, en général pas plus de 6 épisodes, ne leur permet pas de rivaliser dans le temps et donc dans la mémoire des téléspectateurs, avec les productions américaines, *State of play*, *Jekyll* ou *Le retour de Jack l'Éventreur*, sont pour moi des sommets dans le genre énigme politique, fantastique et policier.

Mais bon je m'égare et il faudrait conclure, ou peut-être pas; le côté mauvais genre, c'est aussi sortir des conventions narratives, vous faire suivre le fil de mes pensées puis vous abandonner là parce que j'ai envie maintenant d'aller dehors.

A. B. B.

Culture Mauvais genre
Manière de voir n° 111
Revue bimestrielle éditée par Le Monde Diplomatique
2010, 98 p., Frs 12.80

1) Pour moi en tout cas s'entend…

2) Sur écoute en Français, produit par l'excellente maison HBO, également productrice des *Sopranos* et *Six feet under*.

Le petit commerce

L'art de se faire avoir (4): Le service WebStamp de La Poste

«*IMPRIMER vous-même vos timbres chez vous avec une image que vous aurez choisie*». Afin d'éviter que vous soyez interrompu dans votre élan créateur, nous avons établi pour vous la liste des conditions à remplir pour réussir la personnalisation numérique de vos envois postaux.

• Comme matériel, il vous faut un ordinateur, une liaison internet, une imprimante couleurs, une image numérisée (photo, logo, dessin…), des étiquettes autocollantes et une carte de crédit.

• Vous devez avoir au moins une demi-heure à disposition (le double la première fois à cause de l'inscription), beaucoup plus si les formats (en millimètres) et les types (A ou B) des lettres ainsi que les formats (JPG, GIF ou PNG) et les tailles en pixels et en mégaoctets des images ne vous sont pas familiers.

• Vous ne devez pas être allergique à la création d'un login personnel ni au paiement sur internet par carte de crédit. Vous devez accepter de ne pouvoir imprimer plus de 16 timbres par page sans crier au gaspillage.

Si une seule de ces conditions n'est pas remplie, continuez à acheter des timbres au guichet et à les coller sur vos enveloppes. Vous pouvez toujours décorer vos enveloppes par un dessin ou un autocollant.

Certains n'hésitent pas à affirmer que le seul but de La Poste, sous prétexte d'aider ses clients à donner une touche artistique personnelle à l'affranchissement du courrier, est de les obliger à imprimer les timbres à leurs frais en fournissant eux-mêmes l'encre ou le toner et le support. Ils prétendent que le voisinage de l'image avec un sinistre carré de code-barre et une colonne d'informations en caractères bâtons suffit à démentir toute prétention esthétique. Mais il y a toujours des esprits chagrins pour chercher à enrayer la marche triomphale du Progrès.

Sch.

Avec le courrier électronique vous y seriez déjà

000.85
B
STANDARD
20168258
24777107
CH-1580
LA POSTE

Nous l'avons réalisé pour vous! Dépêchez-vous de découper ce timbre, de le coller sur l'enveloppe (pas plus de 250 x 176 mm et de 20 mm d'épaisseur!) de votre prochain courrier B (pas plus de 100g!). Attention, soyez le premier à l'envoyer! Le timbre n'est valable qu'une fois!

Remontée d'archives

Dans notre précédente édition, l'incurie d'un assistant metteur en page nous a fait publier deux fois la même page du document. Les lecteurs avides de connaître la suite du procès-verbal «secret» de la Commission des Troubles estudiantins, mise sur pied par les autorités vaudoises en 1968, peuvent le trouver, avec beaucoup d'autres, sur www2.unil.ch/mouvements.

Bayrouthé un 11 septembre

Rolo Diez
Les 2001 nuits
Traduit de l'espagnol (Argentine) par Alexandra Carrasco-Rahal
Rivages/Noir mars 2010, 218 p. Frs 17.6z0

De longue date établi au Mexique après avoir subi les sévices de la dictature argentine des années 70, Rolo Diez s'est fait, justement, connaître par des romans nourris de la dénonciation, en forme de suspense et d'ironie, cette dernière généreuse envers les faibles, irrévérencieuse envers les puissants ou aspirant à l'être, de ce que le pouvoir politique produit et reproduit de pire. Des titres tels que *Vladimir Illitch contre les uniformes*, *Le pas du tigre* ou *Lune d'écarlate* (tous chez Gallimard) avaient frappé les esprits voici une douzaine d'années. Sauf omission du chroniqueur, Diez s'est pour un temps éclipsé, à moins que les traducteurs français ne l'aient négligé. Le revoici, dans un roman aux multiples péripéties et au titre malicieux, conforme à l'original, *Les 2001 nuits*.

«Où étiez-vous, que faisiez-vous le 11 septembre 2001?» Combien de fois n'a-t-on entendu, sinon posé, ces deux questions, qui ont pris la valeur d'un test mnésique, qui ont aussi suscité des romans *made in USA*, parfois remarquables? Rolo Diez s'empare du sujet, vu de l'autre côté du Rio Grande (nommé Rio Bravo au Mexique), dont une des rives se voit dotée d'un *«Mur de béton et d'acier construit avec des vestiges de la guerre de Bush père contre l'Irak.»*

Le 11 septembre, Kaluf prend le dernier avion ayant pu quitter New York, où il se trouvait pour affaires. Ce boulanger prospère, issu de l'immigration libanaise, rentre chez lui. Il ignorait tout de l'attentat à venir dans les minutes suivant son départ. Tout comme il ne se doutera pas de l'accueil qui lui sera réservé à son retour à Mexico City.

Car, passé le moment d'hébétude devenu célèbre de Bush fils –nul n'a oublié l'image prise lors de sa visite dans une école– la guerre contre le terrorisme international est immédiatement décrétée. Certes, *«Le Mexique était une nation en paix, mais il avait une frontière de trois mille kilomètres de long derrière laquelle vivaient ces gens qui avaient une foule d'ennemis.»* Et le pays doit rendre des comptes aux USA. D'autant que des présumés terroristes ont été interpellés ici ou ailleurs, mais au Mexique point.

Voici Kaluf assigné par Diez au rôle du faux coupable, figure classique du roman noir. *«Même s'il appartenait par sa famille et par tradition à la fraction libanaise de confession musulmane, le monde arabe était pour Kaluf celui de son grand-père, et le destin de l'Islam lui importait moins que la cuisson d'un bon pain.»* Reste que, par ses origines, «un Arabe», en somme, tout comme par les ambitions du notable qu'il est en train de devenir, parmi lesquelles l'accession –la compétition est ardue– à la présidence de la *Media Luna*, centre social et culturel de libano-mexicains embourgeoisés, il devient la proie idéale pour des services de police d'un État soucieux de bien faire aux yeux d'un État soupçonneux, et si proche.

Notre faux coupable se voit pris dans un engrenage dénué de sens premier. Le paisible Kaluf, qui ne saisit pas le pourquoi du comment de l'acharnement à son encontre des polices mexicaines, dans leurs multiples niveaux, se rend compte qu'il doit trouver les moyens de sauver sa peau. Sa respectabilité aussi, patiemment, presque tendrement acquise. Un homme contre un système, un homme qui n'aspirait rien tant qu'à faire partie du système, pourtant.

La maîtrise narrative de Rolo Diez continue de faire merveille. Le suspense est à chaque page, les digressions aussi, légères, percutantes. Les protagonistes, chacun d'entre eux ou presque consistants, sont multiples. Fidèle à la trame de ses précédents romans, il évoque un peu tout en même temps; un drame individuel, l'ordre géopolitique, la corruption, les crimes et leur protection, la vie de famille difficile souvent, joyeuse souvent. Ainsi que, ce n'est pas négligeable, l'aspiration, des crapules comme des bonnes personnes, à une vie meilleure. *(G. M.)*

There was an alternative

Lost, l'autre fin
HBO², 6 x DVD, 2010, Frs 36.–

Après six ans de trépignements, les téléspectateurs accros à la série TV insulaire *Lost* (*Perdus* en québécois) se sont retrouvés ahuris devant leur poste au moment de la conclusion de la sixième saison: tout ça pour ça! N'avaient-ils donc suivi ces 121 épisodes que pour avaler une apothéose digne des *born again* étasuniens: 13 personnages enfin réunis autour de Jack «le berger» dans une église pour entrer ensemble dans la Lumière?

Il faut savoir qu'une sorte de coup d'État néoconservateur a eu lieu au sein de la production pendant les derniers mois, imposant cette évolution christique et niaise. L'équipe originelle de scénaristes (des rescapés d'*À la Maison Blanche* –en anglais *The left Wing*–, provenant de l'ultra-gauche démocrate) qui travaillait depuis 2004 à une trame narrative autrement plus intéressante, a été licenciée brutalement pour faire place à un pool d'idéologues fondamentalistes, tendance *Tea parties*.

En réaction et avec le soutien de la Fondation Soros, l'association HBO², qui regroupe les évincés, a décidé de publier une version animée des premiers story-boards. C'est mieux que rien.

L'ultime saison n'ayant pas encore franchi l'Atlantique, nous indiquerons simplement ce qu'on ne verra pas: l'histoire des civilisations et des violences de masse, exprimée par la bouche de la gigantesque statue de guerrier; la critique écologique radicale du nucléaire et des technologies aventureuses; la réapparition du refoulé, ces peuples soumis depuis les Romains venant réclamer justice; l'exposition de la physique moderne dans la pluralité des mondes et des temporalités; et enfin la victoire définitive de la raison sur la superstition. *(J.-F. B.)*

En un seul paragraphe et dix notes

Percolateur, somnambulisme et maladresse : le charme d'un agencement doucement révolutionnaire ?

MICHELET attribuait un ferment révolutionnaire au café. C'est que la *«sobre liqueur, puissamment cérébrale qui supprime la vague et lourde poésie des fumées d'imagination»*, permettait à l'aruspice de nombreuses humeurs d'y discerner rien de moins que le frayage du *«futur rayon de 89»* (1). Yves Citton, avec une finesse qui se veut mal à droite –et sans doute mieux (à) gauche–, lorsqu'il s'agit de «bricoler» un modèle de la circulation du pouvoir, paraît également machiner autour du café. Sans pour autant auréoler sa pensée de vaticinations révolutionnaires ou «storytellantes», l'auteur commence par penser avec un percolateur (lequel inspirera trois schémas). Plus précisément, *«selon l'imaginaire associé par notre époque à la machine à café»*, la forme générale de la circulation du pouvoir est *«celle d'une percolation de la puissance de la multitude en pouvoir des institutions»* (p.48). Son approche –elle est spinoziste (2) de part en part– a des allures de *«structuralisme énergétique»* (3) dont l'économiste F. Lordon propose la théorisation. Il en résultera *«une définition très suggestive de la notion de pouvoir* [...]. *Les institutions (politiques, militaires, religieuses, économiques, éducatives, linguistiques, littéraires, etc.) apparaissent en effet comme des structures de captation, de disposition et de composition, d'alignement et de canalisation des flux de désirs et de croyances qui circulent dans la société»* (p.50). Yves Citton, avec une érudition qui époustoufle et émerveille (La Boétie, Hobbes, Tarde, Deleuze, Negri, Foucault), sans jamais donner dans le panneau de l'opportunisme, assoit donc une distinction simple dont le livre fera circuler des bénéfices qu'on dira résolument mythocratiques, mais aussi : doux (4) à gauche et joyeux. On poserait alors volontiers, d'un côté, la *«puissance des multitudes»* (*potentia multitudinis* d'un Spinoza) assimilable à un «suc» émanant *«des corps et des esprits des myriades d'individus composant le corps social»*, et d'un autre, le pouvoir (*potestas*) à savoir *«la capture de puissance»*, dans la mesure où ce qu'on nomme pouvoir conduit la *«capture des flux de désirs et de croyances qui circulent au sein de la multitude.»* Cette distinction traverse l'ensemble du livre d'Yves Citton, mais le travail qu'elle y effectue permet d'échapper à un type de simplification manichéenne qui, un peu à l'image du livre de C. Salmon, *Storytelling. La machine à fabriquer les histoires et à formater les esprits* (5), territorialise beaucoup et limite la puissance du récit en le définissant essentiellement *«comme un appareil de capture qui formate nos esprits en nous racontant des histoires»* (p.66). C'est qu'Yves Citton aime les histoires et, en deleuzien parfois allusif, il se méfie des appareils de capture. Pour lui, tout se passe comme si *«une lecture trop rapide et trop superficielle des thèses (remarquablement profondes) de Jean-François Lyotard sur le postmoderne parai*[ssait] *avoir induit la gauche à passer d'une (saine) incrédulité envers les grands récits à développer un (suicidaire) eczéma envers toute forme d'histoire. Car pendant que la gauche s'appliquait vertueusement à ne plus raconter des histoires, une bonne partie de sa base se convertissait aux histoires simplistes mais terriblement efficaces que lui racontaient les grands maîtres des petits récits néolibéraux, néoconservateurs ou néofascistes»* (p.68). Pour éviter toute espèce de malheureuse conversion *«aux histoires simplistes»*, il suffira de suivre le littéraire dix-huitiémiste qu'est Yves Citton dans une brillante analyse d'un passage de *Jacques le fataliste* («Intermède illustratif», p. 91 sq). Sa tenue «métaleptique», ses cascades et ses possibles retombées ricoeuriennes (6) combleront le lecteur et lui permettront de ne *«jamais tomber dans le fatalisme vulgaire de l'impuissance d'agir»* pour ne renverser *«les rapports du maître et du serviteur que pour marquer les limites de toute prétention de maîtrise»* (p. 100). En effet, malgré la parfaite habileté du système de renvois et d'échos qu'offre le livre d'Yves Citton, celui-ci renonce à un idéal de maîtrise et de «gestion» (7), il revendique même une certaine «gaucherie» (8). C'est d'ailleurs avec le phénoménologue vaudois M. Vanni (9) qui, à la suite des travaux de B. Waldenfels, *«plaide pour la reconnaissance d'une gaucherie et d'une maladresse inhérentes à tout geste politique, en tant que celui-ci se constitue comme une* réponse *(toujours déjà engagée) à ce qui est perçu comme une* sollicitation *dont on ne peut jamais déterminer précisément à qui elle est adressée»* (p.191) que s'articule la clôture (féérique) du livre. Citons encore le terme de son introduction : *«Le terme de mythocratie ne renvoie donc pas seulement à un régime politique dans lequel "on" se servirait cyniquement de contes de fées pour endormir des citoyens infantilisés. Il désigne aussi la capacité du "mythe" –qu'il s'agisse d'une simple* parole *(selon l'étymologie grecque) ou d'une* histoire à vocation fondatrice *(selon l'usage moderne)– à frayer de nouveaux devenirs, individuels et collectifs.* "Essayer la mythocratie", *pour reprendre la citation de Sun Ra* (10) *qui sert d'exergue à ce livre, c'est précisément s'affronter à* l'ambivalence *qui permet au mythe (parole, histoire) à la fois de nous* endormir *et de nous* faire rêver *pendant notre sommeil, nous frayant par là même un premier accès imaginaire à* "ce que nous ne sommes jamais devenus de ce que nous devrions être"» (p.17).

A. G.

«Ce que peut le corps, personne jusqu'à présent ne l'a déterminé.»

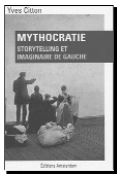
Spinoza

***«Nul n'est encore parvenu à déterminer* ce que peut un récit.»**

Y. Citton, *Storytelling*..., p. 11

«Quant à une politique du sublime, il n'y en a pas.»

J.-F. Lyotard, *Le Postmoderne expliqué aux enfants*, 1988, p. 106.



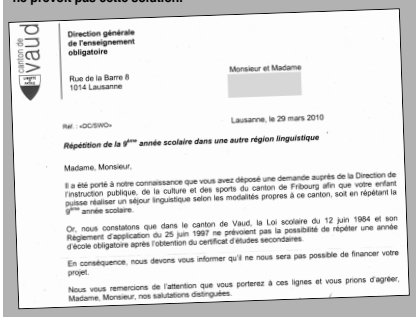
Yves Citton
Mythocratie. Storytelling et imaginaire de gauche
Amsterdam, 2010, 221 p., Frs 33.–

1) Cf. *Michelet* de Roland Barthes, dans *Œuvres complètes*, I, Seuil, p. 350.
2) Yves Citton est dix-huitiémiste, spécialiste de Spinoza et de ses réceptions. Sa thèse intitulée *L'Envers de la liberté. L'invention d'un imaginaire spinoziste dans la France des Lumières* (Amsterdam, 2006) rend magistralement compte du spinozisme, lorsqu'il en va *«d'invention de la liberté»*...
3) Cf. Lordon, F. «Conatus et institutions. Pour un structuralisme énergétique», dans *L'Année de la régulation*, vol 7, Presses de Sciences-Po, 2003.
4) Le livre procède d'agencements dont on doit saluer la générosité, la bienveillance et l'humour. Il reste que certains lecteurs, même convaincus par l'excellence de l'argumentation «indisciplinaire» d'Yves Citton, pourraient ne pas partager les lectures «optimistes» de textes comme ceux que Foucault consacre au pouvoir, ou ce célèbre *Post-scriptum sur les sociétés de contrôle* de Deleuze.
5) La Découverte, 2007. Yves Citton qui *«partage la plupart des vues»* du livre de Salmon, écrit cependant (p. 66) que *«l'intrépide chevalier Christian»* a su magnétiser les braves *«au-delà de toute attente»*: *«il a su capter les croyances dans sa dénonciation des machines narratives à capter les croyances.»*
6) Sur le Genette de *Métalepse*, cf. p.85. Sur la reconfiguration ricoeurienne, cf. p.110.
7) *«Ne serait-ce qu'à titre de provocation, il faut soutenir que c'est l'idée même de gestion du donné qui est à considérer aujourd'hui comme l'ennemi principal de toute politique progressiste.»* (p.177)
8) *«L'habitude de multiplier les guillemets –à laquelle il n'aura pas échappé au lecteur que cet ouvrage sacrifiait de façon caricaturale– pourrait par exemple servir de mesure d'un tel coefficient de gaucherie. De par la distance qu'ils instaurent entre le sujet énonciateur et les nominations dont il se sert, les guillemets font affleurer à la surface du texte l'incertitude et la fragilité de ces nominations : chacun d'eux pointe le doigt en direction des mythes sous-jacents qui accompagnent les termes utilisés.»* (p.194).
9) Cf. *L'adresse du politique. Essai d'approche responsive*, Cerf, 2009.
10) Sun Ra (1914 - 1993) est un compositeur et pianiste de jazz américain né en Alabama.

Année scolaire supplémentaire en Suisse alémanique

Une trouvaille vaudoise : le parrainage sans fonds

Madame la Cheffe,
J'ai reçu une demande de parents pour que leur enfant puisse répéter sa 9e année en Suisse alémanique comme c'est possible gratuitement pour les élèves fribourgeois d'une région linguistique à l'autre.
Sauf avis contraire de votre part, je réponds que le canton de Vaud ne prévoit pas cette solution.



Direction générale de l'enseignement obligatoire

Rue de la Barre 8
1014 Lausanne

Monsieur et Madame
[illegible]

Lausanne, le 29 mars 2010

Réf. : «DC/SWo»

Répétition de la 9ème année scolaire dans une autre région linguistique

Madame, Monsieur,

Il a été porté à notre connaissance que vous avez déposé une demande auprès de la Direction de l'instruction publique, de la culture et des sports du canton de Fribourg afin que votre enfant puisse réaliser un séjour linguistique selon les modalités propres à ce canton, soit en répétant la 9ème année scolaire.

Or, nous constatons que dans le canton de Vaud, la Loi scolaire du 12 juin 1984 et son Règlement d'application du 25 juin 1997 ne prévoient pas la possibilité de répéter une année d'école obligatoire après l'obtention du certificat d'études secondaires.

En conséquence, nous devons vous informer qu'il ne nous sera pas possible de financer votre projet.

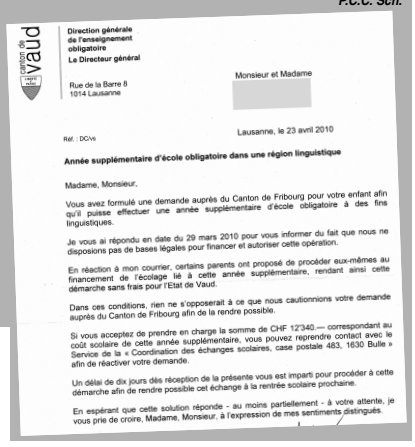
Nous vous remercions de l'attention que vous porterez à ces lignes et vous prions d'agréer, Madame, Monsieur, nos salutations distinguées.

Madame la Cheffe,
La situation s'aggrave de jour en jour. De plus en plus de nos concitoyens sont au courant de la solution fribourgeoise pour encourager la connaissance d'une autre langue nationale et resserrer les liens entre les communautés linguistiques : j'ai déjà une douzaine de demandes. Je ne peux tout de même pas répondre que le canton de Vaud est un canton monolingue, qu'il est hors de question de payer pour envoyer des petits Vaudois se familiariser avec un dialecte sous prétexte d'apprendre l'allemand et qu'on perd déjà assez d'argent, dans l'unique but de préserver la paix confédérale, à feindre d'enseigner cette langue au cours de la scolarité obligatoire.

Monsieur le Directeur général,
Vous avez parfaitement raison : il n'est pas question de dépenser l'argent du contribuable vaudois pour une année scolaire supplémentaire. Mais la réponse est contenue dans votre constat : si les parents désirent tellement que leur enfant répète leur 9e année en Suisse alémanique, qu'ils la financent eux-mêmes...

Madame la Cheffe,
Vous me donnez là une grande leçon de morale politique. Au lieu de refuser les demandes de subventions de nos concitoyens pour tous leurs projets farfelus, il faut au contraire les féliciter et les encourager assez pour qu'ils finissent par trouver naturel d'accepter de les financer eux-mêmes.
J'ai vérifié, les Fribourgeois sont d'accord pour organiser cette année de perfectionnement linguistique dès lors que les parents acceptent de payer l'écolage. J'envoie une lettre aux parents en précisant bien que l'idée de financement personnel vient de certains d'entre eux... Merci de m'avoir tiré cette épine du pied.

P.C.C. Sch.



Direction générale de l'enseignement obligatoire
Le Directeur général

Rue de la Barre 8
1014 Lausanne

Monsieur et Madame
[illegible]

Lausanne, le 23 avril 2010

Réf. : DC/vs

Année supplémentaire d'école obligatoire dans une région linguistique

Madame, Monsieur,

Vous avez formulé une demande auprès du Canton de Fribourg pour votre enfant afin qu'il puisse effectuer une année supplémentaire d'école obligatoire à des fins linguistiques.

Je vous ai répondu en date du 29 mars 2010 pour vous informer du fait que nous ne disposions pas de bases légales pour financer et autoriser cette opération.

En réaction à mon courrier, certains parents ont proposé de procéder eux-mêmes au financement de l'écolage lié à cette année supplémentaire, rendant ainsi cette démarche sans frais pour l'Etat de Vaud.

Dans ces conditions, rien ne s'opposerait à ce que nous cautionnions votre demande auprès du Canton de Fribourg afin de la rendre possible.

Si vous acceptez de prendre en charge la somme de CHF 12'340.— correspondant au coût scolaire de cette année supplémentaire, vous pouvez reprendre contact avec le Service de la « Coordination des échanges scolaires, case postale 483, 1630 Bulle » afin de réactiver votre demande.

Un délai de dix jours dès réception de la présente vous est imparti pour procéder à cette démarche afin de rendre possible cet échange à la rentrée scolaire prochaine.

En espérant que cette solution réponde - au moins partiellement - à votre attente, je vous prie de croire, Madame, Monsieur, à l'expression de mes sentiments distingués.

Distinguez-vous : offrez
LA DISTINCTION
à vos parents, proches, amis et ennemis
Abonnement-cadeau : frs 12.50

Parking illicite

Nouveau châtiment

Genève, quartier de l'Europe, aux Charmilles, avril 2010

Sur quelques idées reçues et non retransmises

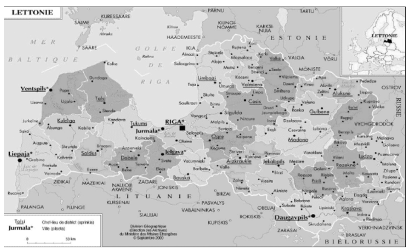
À évoquer la Lettonie, on génère souvent la confusion dans une masse assez vague, dénommée «Les Pays Baltes», et si l'on ne sait rien du pays, on va l'imaginer comme une terre un peu improbable, à l'image de la Sylvadie ou de la Bordurie (mais je vous arrête tout de suite: Piotr Szut est estonien, non letton). Quelques érudits mentionneront, peut-être, le souvenir d'anciennes contrées, Livonie ou Courlande. Mais de la Lettonie en tant que telle, peu de choses semblent filtrer. Pourtant et malgré tout, quelques impressions un peu fugaces peuvent coller à la Lettonie, aussi regardons-les de plus près:

Cuisine

Une cuisine qui allie le Nord à l'Est de l'Europe ne suscite a priori pas l'enthousiasme, et on imagine aisément quelque chose d'affreux, avec, éventuellement, juste quelques bons poissons pour la sauver. Alors bon, certes, on y mange beaucoup de patates, certes, les viandes y sont souvent servies «à l'allemande» (base de porc, escalope ou côtelette, recouverte de fromage fondu). Mais leurs poissons, en effet, sont en général bons, qu'ils soient marinés, grillés ou fumés. Bien sûr, oui, il y a une certaine tendance à mettre de l'aneth et de la crème aigre partout, et pas uniquement sur le poisson: mais ce n'est au fond pas si mal. Et il y a aussi d'excellentes recettes –on ne les trouvera, hélas, pas forcément au restaurant, de manière générale il semble qu'on mange mieux en privé, et que quelques vieilles traditions culinaires campagnardes subsistent mais ne s'imposent pas sur les cartes des établissements. Car cuisiner et choisir ses ingrédients –le marché est quotidien, même dans les villes de taille moyenne– semble être demeuré important pour les Lettons, et on trouve peu de plats surgelés ou tout faits dans les supermarchés. Ainsi, leurs salades par exemple sont de bonnes surprises, avec mise en valeur de certains goûts à tendance acide ou acidulé peu communs sous nos latitudes, notamment la feuille d'oseille. Et leurs soupes, chaudes ou froides, parfois à base de kéfir, accompagnées de pain de seigle au cumin, sont toutes plus excellentes les unes que les autres.

Écologie

Une autre idée reçue, pour les pays de l'Est en général et encore plus pour ceux issus de l'Union Soviétique, serait celle d'une sorte d'insensibilité écologique. Or, il y a un mystérieux écologisme letton: sans être politiquement similaire à l'Ouest –les écologistes et les paysans sont les meilleurs alliés (si si!)– il y a un souci écologique diffus mais très présent en Lettonie: ce n'est pas un *trend* urbain. Nombreux sont, par exemple, les plans ou les cours d'eau se vantant «propres», et si l'agriculture biologique rencontre peu de succès (trop chère), le goût de produits sans additifs ou conservateurs est très marqué. Cela tient sans doute



en partie au fait que, dès les années 1970, les questions d'environnement et de qualité de vie, qui passaient pour «neutres», ont été les premiers espaces ouverts à la libre expression –et donc à une forme de contestation. Dans les années 1980, cela s'est encore renforcé avec des projets soviétiques jugés «démesurés» (immense barrage-usine sur la Daugava, métro à Riga…), qui ont pu être empêchés par les Lettons qui ne souhaitaient pas voir leur pays «défiguré»: expression de considérations environnementales qui étaient évidemment liées à des velléités d'indépendance.

Fasciste

Une autre idée reçue serait celle d'une prédisposition «fasciste» des Lettons, idée accréditée par une longue propagande soviétique, et plus récemment, par le défilé annuel d'anciens SS à Riga (la «Légion lettone»). Or, si l'on dépasse la lecture superficielle des événements, on voit que les choses sont plus ambiguës: l'accueil triomphal réservé aux Allemands à leur entrée en Lettonie en 1941 ne peut être isolé du fait qu'elle mettait fin à une année d'occupation soviétique terrible, et la «Légion lettone», bien que rattachée à la SS, s'apparentait plutôt à une unité de combattants luttant au front contre l'Armée rouge (pour des motivations nationalistes, indépendantistes ou anticommunistes), et elle n'a semblet-il pas participé à des exterminations ou à des crimes de guerre –même si quelques-uns de ses membres ont pu y être impliqués antérieurement à sa constitution. Quant à la participation des Lettons à la Shoah, elle s'avère extrêmement ambivalente et bien plus complexe qu'il n'y paraît de prime abord: il semble que tour à tour les Soviétiques, mais aussi les Nazis à l'époque, ont eu quelque intérêt à «charger» les Lettons, mais que la réalité n'est pas si simple. Il n'y avait par exemple jamais eu de pogrom en Lettonie avant 1941, ni de tradition antisémite, et la population lettone n'a pas particulièrement collaboré avec les nazis dans l'extermination des Juifs: à l'exception de cette chose unique en Europe que fut l'infâme «commando Arajs» –un groupe de massacreurs d'environ 300 Lettons qui s'est atrocement illustré dans le génocide des Juifs. Sur ces questions je renvoie aux travaux de l'excellent historien letto-américain Andrew Ezergailis. Et aujourd'hui, si l'histoire de la Shoah est encore mal enseignée et que la mémoire lettone se focalise sur les traumas de la «terreur rouge» et de la déportation, il n'y a pas de parti d'extrême droite représenté au parlement letton, il n'y a aucun mouvement important en Lettonie qui pourrait s'apparenter au Front National en France ou à Jobbik en Hongrie. Et s'il existe quelques néonazis comme partout, dans les villes, ce ne sont pas tant des skinheads que l'on voit, que des graffitis anarcho-autonomes, comme ailleurs en Europe occidentale…

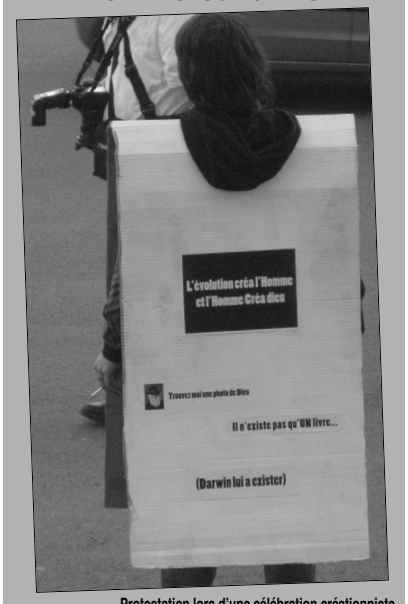
Soviétique

Quant au passé soviétique de la Lettonie, il semble avoir été complètement effacé: on ne voit que peu de bâtiments staliniens, et mis à part celui, assez charmant d'ailleurs, de l'Académie des Sciences à Riga, sorte de Tour Bel-Air sortie d'une bande dessinée de science-fiction des années 1950, on trouve peu de restes de l'époque, peu de barres d'immeubles interminables… certes tout est un peu décrépi, mais ce pourrait être une Suède ou une Finlande un peu plus décrépie, justement. Et il devient quasiment impossible d'apercevoir une *Lada* ou une *Moskvitch* dans les rues, on n'y voit, au contraire, que des *BMW* et des *Mercedes* rutilantes… Cela dit, outre par le clinquant affiché de l'argent (belles voitures, beaux habits), la propriété, en Lettonie, semble partiellement s'exprimer par les panneaux «attention chien dangereux» (*Nikns suns!*), nombreux sur les maisons individuelles: or on n'entend pas aboyer en passant devant, et dans les rues, on ne voit que très peu de chiens. Ces chiens méchants sont donc, sans doute, un peu Potemkine… Mais en Lettonie, on ne trouve aucune trace non plus d'une quelconque variante locale d'Ostalgie. Cela tient sans doute au fait que la Lettonie n'était pas seulement un pays communiste de l'Est, mais qu'elle était carrément annexée à l'URSS. Et que ce temps est donc perçu comme une occupation plutôt que comme une dictature «locale». Mais il n'en reste tellement rien que c'en est presque inquiétant: parce que cela confine au déni.

Finalement, la Lettonie se veut un pays assez «normal», et la meilleure expérience de non-dépaysement est encore de se rendre dans un bureau de la *Latvija pasts*: la poste lettone n'a rien à envier à l'helvétique, et si l'on n'y trouve pas de *mars* ou de bonbons *haribo*, on peut y acheter des graines de chou-fleur ou de laitue. *(A. F.)*

Devoir de souvenir de l'évolution de l'orthographe

Une espèce qu'on croyait en voie de disparition: l'homme-sandwich



Protestation lors d'une célébration créationniste
Lausanne, Palais de Beaulieu, 25 mai 2010

De notre correspondant à Budapest (XIVe arr.)

Sociologie familiale et meubles à monter

IKEA vend évidemment des meubles largement inaccessibles au commun des Hongrois. Pour les attirer néanmoins dans ses hangars grands comme des aéroports, la firme suédoise propose des attractions enfantines et des repas familiaux.

La famille-type magyare selon Ikea est de 3 personnes: deux adultes de sexes différents et un enfant. On notera toutefois que l'adulte mâle regarde fixement devant lui: soit le recadrage a coupé un second enfant, soit le personnage en question entretient des rapports avec les spectres.

Le menu pour une famille hongroise coûte CHF 5.30.

Le taux de fécondité est ici de 1.3.

Outre-Danube, en Slovaquie, la même famille va également faire ses achats, mais elle se dispose différemment. Le fantôme les accompagne.

Le menu pour une famille slovaque coûte CHF 5.70.

Le taux de fécondité est en Slovaquie de 1.3.

Du côté de Prague, elle se comporte de la même manière.

Le menu pour une famille tchèque coûte CHF 5.60.

Le taux de fécondité est en République tchèque de 1.4.

En Belgique, la famille-type Ikea évolue nettement: toujours deux adultes, pas moins de trois enfants, et une bonne humeur entretenue par les blagues traditionnelles du Plat Pays.

Le repas pour une famille belge (2 menus complets et 3 menus enfants) coûte CHF 27.20.

Le taux de fécondité monte en Belgique à 1.8.

La famille turque se compose de quatre personnes, les sexes sont équilibrés. Madame et les petits sont d'une étrange blondeur…

Le menu pour une famille turque reste indéchiffrable.

Le taux de fécondité est en Turquie de 2.1.

En Suisse, toujours à l'avant-garde, la structure familiale se révèle monoparentale, et qui plus est monoparentale de type masculin, ce qui reste une rareté sociologique, il faut l'avouer.

Le menu pour une famille monoparentale suisse coûte CHF 7.95 (biparentale: CHF 15.90; triparentale: CHF 23.85).

Le taux de fécondité est en Suisse de 1.5.

T. D.

Comique pas drôle

Du mécanique pour remplacer le vivant

Ça devait forcément arriver : voici le premier logiciel automatique de création de BD. De création, et pas d'assistance à la production. Une étape est franchie. Progressivement, la rédaction de scénarios, la mise en couleurs, le lettrage, la réplication des tracés avaient déjà été informatisés. De nombreuses séries, notamment les plus diffusées, celles qui passent dans les quotidiens, consistent dorénavant en banques de données graphiques dans lesquelles la souris des auteurs va puiser.

Avec Manatee Comics, la machine fait désormais tout. Il suffit de lui fournir un mot ou une courte phrase, et un strip en trois cases apparaît sur l'écran au bout de quelques secondes. Après deux ou trois essais déjà, l'utilisateur constate que les structures syntaxiques sont limitées à un petit nombre, qui tourne pratiquement en boucle ; que le placement des bulles est parfaitement aléatoire, parfois sur le détail de l'image qui pourrait susciter le rire ; et, plus grave, que, par accoutumance à l'inamovible rythme ternaire, le contenu de la troisième case prend toujours un «sens» plus ou moins ironique, indépendamment de son contenu.

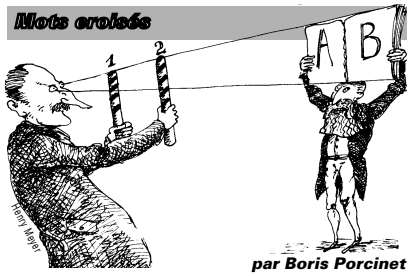
Les auteurs (le laboratoire d'intelligence artificielle de la Northwestern University, à Evanston, Illinois) expliquent que le programme utilise un réservoir de phrases-types (du genre «Un/e XXX ne fait pas le/la YYY») et un autre de paires de sens (par recherche d'antonymes sur Internet). L'illustration est produite par la ponction, elle aussi sur le net, d'une photo de grande taille associée au mot significatif. L'image est découpée en trois tranches, puis les textes sont collés au random-mètre.

Le résultat est affligeant, bien entendu. Les essais autopromotionnels que nous avons tentés (ci-dessus) aboutissent à une espèce de roman-photo grotesque, impubliable hors de ce compte rendu. Pourtant ces suites de cases ne sont pas tellement plus idiotes qu'une bonne partie des strips comiques venus d'Amérique (ou imités de ceux-ci), qui tournent comme des machines, avec des gags abscons qui passent auprès des initiés pour du 11e degré. Leur cadrage fixe, leur répertoire d'expressions limité, la répétitivité et la facilité de leurs gags les rendent largement prévisibles, et donc formalisables en vue d'une automatisation. Une partie du dessin de presse, si souvent tout aussi prévisible, n'échappe pas à ce défaut.

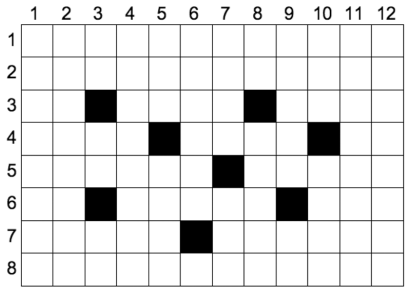
À lire la presse, il semble bien que les chroniques sportives et les recensions financières sont mûres pour être rédigées par des programmes informatiques. Les commentaires au sujet du Conseil fédéral suisse devraient suivre sous peu… En commençant par le travail répétitif des bras et des mains, la machine aura dévoré progressivement toutes les activités humaines non-créatrices. Juste punition pour ceux qui ont abandonné la recherche de l'originalité et abdiqué leur humanité ? Les dieux rendent paresseux ceux qu'ils veulent perdre.

M. Sw.
http://www.manateecomics.com

Mots croisés



par Boris Porcinet



De gauche à droite
1. Établissement de la place qui ne manque pas d'intérêt.
2. Un homme de l'établissement aux petits soins.
3. Tendance – Dirigeant russe – Dirigeant russe.
4. Prit dans les dents – Sorte de contre-maître – Métal abrégé.
5. Ordonnez la fin du lait - figures de style.
6. Ordonnez la fin du lait – La fin du cauchemar – Pour s'en griller une en abrégé.
7. Mis les bouts, très loin – À prendre si on est laissé.
8. N'arrive pas de bonne heure.

De haut en bas
1. Celui du 1 hor. est en plein âge d'or (ou plutôt d'argent).
2. Pomme de douche.
3. Surnom anglais – Comme les cardinaux romains – Au début de l'Italie.
4. Jurera.
5. Même pas faux – Toujours en Irlande du nord, un songe en France du sud.
6. Un citron bien pâle.
7. Pas à toi – Ne jurera pas.
8. Juge au milieu – S'en fût.
9. Un début raccourci qui gagne d'ailleurs à être court – Pas à lui.
10. Oblige au porte-à-porte – Écouté.
11. Donne à boire et à manger.
12. Au début de l'Italie.

Au rapidograph

Sáenz Valiente & De Santis
L'hypnotiseur
Casterman, 2010, 72 p., Frs 29.20

Un hypnotiseur qui perd le sommeil, un employé de banque qui saute une journée de sa vie, un voyant qui s'approprie les souvenirs de ses clients, un marchand de machines soporifiques, un escroc qui cherche la trame secrète des songes qui parcourent toute la ville, un hôtelier qui veut faire dormir ses clients à tout prix pour conforter la réputation de son établissement. En huit courts chapitres parfaitement emboîtés, les auteurs argentins déroulent cette «étoffe dont sont faits les rêves» que cherchait déjà Dashiell Hammett.

Petits Mickeys et grand principes

Trondheim
Top ouf *(Les formidables aventures sans lapinot)*
Dargaud, 2010, 50 p., Frs 20.40

Parme & Trondheim
Panique en Atlantique
Dupuis, 2010, 64 p., Frs 25.10

Ils sont trois glandeurs à la terrasse d'un bistrot qui reluquent les nanas, et qui vont se lancer le pari de quitter le célibat en un week-end *top ouf*. Les héros postmodernes, entre infantilisme et psychose, de Trondheim dégoulinent de banalité, mis à part leurs faciès animaliers. Le sens des situations et la vivacité des dialogues accrochent le lecteur bien davantage que le récit. Bien sûr, le trait est mou, souvent minimaliste, mais sa capacité d'expression, notamment dans les poses (instantanés bien campés) et les pauses (images muettes ralentissant l'action), rachète largement ses défauts. Adepte du défi, Trondheim essaie tout sans en avoir vraiment les moyens, comme commencer une série avec un héros insignifiant, puis la poursuivre après la mort du personnage (d'où le sous-titre). L'humour et donc la séduction qui se dégagent de ses albums doivent beaucoup à ce hiatus entre ambition et réalisation, à cette sorte de second degré graphique.

Le confiner au seul scénario, c'est une autre affaire. On voit bien à quoi aurait ressemblé *Panique en Atlantique* si Lewis-l'Hypocondriaque l'avait dessiné lui-même (d'autant plus qu'il s'y était déjà essayé, et que cet album refusé par l'éditeur avait été recyclé pour devenir *L'accélérateur atomique*, Lapinot n° 9). Le dessin de Parme, très vif, très années 60, n'est pas en cause. Simplement il ne parvient pas à créer ce genre d'écart, et tout reste bien plat.

Duchazeau & Vehlmann
Le diable amoureux et autres films jamais tournés par Méliès
Dargaud, 2010, 84 p., Frs 29.60

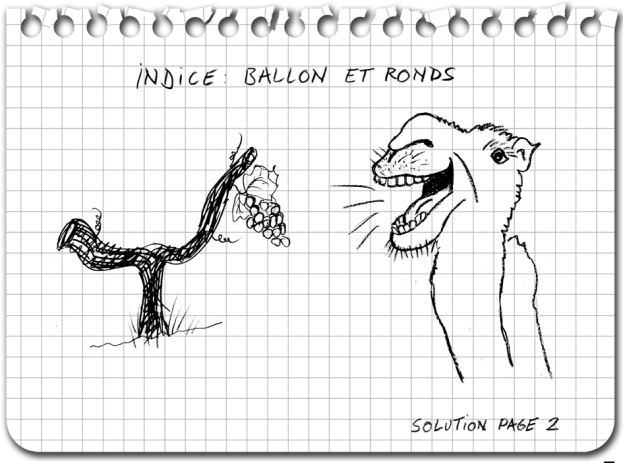
En tant qu'arts de masse, le cinéma et la BD sont pratiquement nés la même année. L'évolution économique, sociale et culturelle de ces deux médias a été très dissemblable, même si des liens étroits n'ont jamais cessé d'exister.

Si les premiers créateurs du 9e art sont méconnus du grand public, il en va de même pour certains génies du cinéma, comme Méliès. Cet album tente de rendre justice à celui qui introduisit la poésie dans les images mouvantes. Vehlmann a eu l'intelligence de ne pas raconter la vie du grand cinéaste, mais d'imaginer quelques chapitres, oniriques et savoureux, que le vieux Georges, réduit sur la fin de sa vie à tenir une boutique de confiserie, raconte au jeune Jacques Prévert. Le récit évoque le Paris populaire fin de siècle, du temps des bachantes et des casquettes. Le dessin de Duchazeau colle parfaitement au projet, malgré quelques cases un tantinet bâclées.

Jens Harder
Alpha …directions
Actes Sud, 2009, 356 p., Frs 75.90

Signe de maturité ou début de sénescence, la bande dessinée s'attaque désormais aux sujets fondamentaux. Si l'adaptation de la Bible par Robert Crumb vous a paru verbeuse et mystique, n'hésitez pas à tenter ce traité visuel sur l'évolution qu'est *Alpha …directions*. Pratiquement dénué de textes (de brefs commentaires chronologiques concluent les chapitres, divisés selon les âges géologiques), le livre narre rien moins que l'histoire de l'univers, du *big bang* à la domination des mammifères sur la chaîne alimentaire. Les planches en bichromie (la seconde couleur variant à chaque étape) usent de tous les effets de rapprochement et de contrastes que permet la narration graphique. En contrepoint à cette présentation didactique, Harder glisse tout au long de l'ouvrage des références visuelles aux grandes explications que les hommes ont données à l'existence du monde : manuscrit du système copernicien, bas-relief égyptien, gravures du XIXe, etc. L'effet est particulièrement réussi : ces représentations, parfaitement intégrées au style du dessinateur, apportent à la fois une meilleure compréhension (par analogie) et une véritable histoire des connaissances. *Beta …civilisations* traitera de l'apparition des hominidés. *(M. Sw.)*

Rébus de la société



Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Quarante-cinquième épisode

Résumé des épisodes précédents

Les messages codés par la machine Encrypta demeurent un mystère pour le contre-espionnage suisse, faute des clés de codage. Il se fait tard, Potterat est parti pour un autre bistrot, mais Josiane, la potelée serveuse, a terminé son service…

Cinéma Capitole,
vendredi 10 septembre 1937, 20h30

Pourtant immense, la salle était pleine à craquer. Un abondant personnel en livrée orientait et plaçait les spectateurs en rang serrés, à l'exception des loges, où un certain confort paraissait régner, réservé aux plus fortunés et masqué par la pénombre.

La séance commença par les reflets filmés du défilé de la Première Division auquel j'avais assisté la veille. Je reconnus au passage une bonne partie des agents secrets présents ce jour-là dans les bois du Jorat. Les images montraient également la bonne entente et la complicité qui régnaient entre le commandant de la division, le colonel Vaillant, et son invité le maréchal Pétain, qui faisait l'objet de toutes les sollicitudes.

Josiane avait saisi mon bras dès l'extinction des lustres. Lorsqu'elle m'aperçut sur l'écran parmi les policiers chargés du service d'ordre, sa main s'avança sur ma poitrine tandis qu'elle me glissait dans l'oreille : «Je ne savais que vous faisiez du cinéma, Monsieur Walther !»

Le long-métrage qui suivit, *Nick gentleman-détective* (1), n'était de loin pas un chef-d'œuvre, mais ce personnage de détective mondain en permanence enivré avait pour moi quelque chose d'assez réjouissant, d'autant plus qu'il montrait une étonnante capacité à franchir les barrières sociales et à tirer des informations de tout un chacun. Je ne pus m'empêcher de le comparer à mon collègue l'inspecteur Potterat, une certaine élégance en plus.

Au-dessus de son bas, la cuisse de Josiane était fort douce.

L'histoire n'était guère compliquée : un viveur, victime d'une entraîneuse, soutirait à ses proches de l'argent pour mieux rompre avec son épouse. On le retrouvait abattu dans une rue. Conformément à la tradition, une séquence d'explication réunissait tous les suspects : son épouse, le fiancé autrefois éconduit de celle-ci, sa maîtresse, le maquereau et le frère évadé de cette dernière, sans oublier un maffieux chinois. J'avais deviné depuis un bon moment que le plus respectable, le plus timide, le plus gauche, le moins soupçonnable de tous se révélerait le coupable.

La fatigue accumulée les derniers jours me fit sombrer dans la torpeur. Je me pris à rêver d'une scène similaire, où je réunirais tous les protagonistes du meurtre de Chamblandes : Russes blancs venus de Paris, émissaires du Komintern, agents secrets de toutes origines, extrémistes politiques, truands stipendiés, crédules manipulés et naïves séduites, policiers et notables locaux, pour leur délivrer le fin mot de l'affaire.

Au moment où je commençais à exposer les conclusions irréfutables qui m'étaient soudain venues à l'esprit, je me réveillai en sursaut, juste à temps pour rattraper la main de Josiane dans ma braguette.

– D'accord, mon lapin, on sera mieux chez moi, me susurra-t-elle, les yeux brillants éclairés par le générique du film.

Rue de la Mercerie,
samedi 11 septembre 1937, 7h00

– Mais quelle pioncée ! Tu as dormi comme un plot !

Le lendemain, Josi était radieuse.

– Alors comme ça, tu t'appelles en vérité Adolphe, Adolphe Walther Not…

Profitant du profond sommeil dans lequel j'avais plongé, elle était sortie du lit pour visiter le contenu de mes poches. Elle n'avait nullement l'intention de me détrousser, mais tout ce qui touchait à mon existence semblait exercer sur elle une fascination irrépressible.

– Remarque, je comprends que tu n'aies pas envie de porter le même nom qu'un certain moustachu.

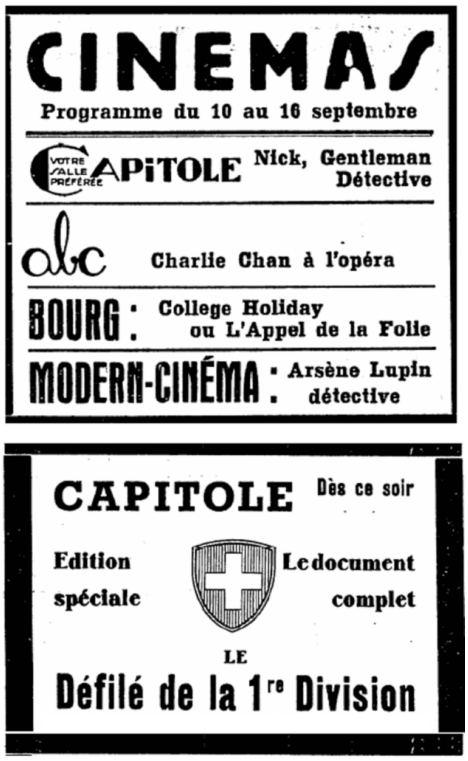
– J'ai changé de prénom bien avant qu'on parle des chemises brunes en Allemagne. Mon père avait lu le roman de Benjamin Constant qui porte ce titre. Je n'ai aimé ni le livre, ni le personnage, et j'ai compris ces derniers jours qu'il est aussi lausannois que son auteur : mou, pleurnichard et bavard.

– Oh moi, de Benjamin Constant, je ne connais que la rue, et encore je n'y vais que de sept en quatorze, parce que, tu vois, mon Dodolphe, les banques et les grands hôtels, c'est un peu la chasse gardée des pampines.

Elle poussa un long soupir en s'étirant, je remarquai alors qu'elle était très nue.

– Hein que j'ai des belles nioles ? Je passe pour un joli butin, une moda. J'aime tellement quand on me trivougne les tétés. Toi, tu as compris la maniclette, une bonne greulée, et je ouigne !

Les souvenirs de la veille me revenaient peu à peu.



Au cinéma ce soir-là…
(*Gazette de Lausanne*, 10 septembre 1937)

– On peut dire que tu es long à t'emmoder, mais quand tu commences à gnater, on peut plus te retenir. Au moment où ta crouille guelette est enfin devenue une vraie dagne, puis un dordon de sorte, alors là, on a pu faire les à-fonds et s'appondre de tous les côtés. Quel accouet ! Tu as même essayé de me fourguenatzer le bourillon !

Doucement, elle s'allongea, se tourna vers moi et prit mon visage entre ses mains.

– Je me demandais quand tu allais finalement te mettre à fréquenter… C'est que tu te gênais, mon grand gnaniou ! Ce que tu as pu pétouiller. Comme tu n'avais pas de bonne amie, je t'ai même pris pour un cougne-pet à certains moments ! Bah, on n'a rien perdu, la semaine passée, j'avais mes bringues : c'était cotté, pas moyen de me briquer le barboutzet sans goger dans le mouillon. Tu as eu meilleur temps d'attendre.

Le soleil était déjà bien levé. Le sens du devoir me rappelant à l'ordre, je me mis à la recherche de ma montre-bracelet, mais Josiane avait une autre idée :

– Tu ne veux pas faire le recrotson avant de te mettre en route ? Allez, amène ta rioule, tu vas me faire youtzer : on s'y remet à boclon !

Nyon, Salle Perdtemps,
samedi 11 septembre 1937, 10h00

Sa situation au bord du Léman était-elle la raison qui avait valu à Nyon d'accueillir une table ronde internationale au sujet des questions maritimes ? Décidée en catastrophe, la Conférence sur la piraterie en Méditerranée s'était ouverte la veille.

Une vingtaine de navires, espagnols, français ou soviétiques, avaient été attaqués, parfois coulés, par de mystérieux sous-marins, que tout le monde savait italiens. Il s'agissait pour Mussolini, qui soutenait le général Franco en Espagne, d'empêcher la livraison de matériel militaire à ses adversaires républicains. Inquiètes pour le commerce maritime, la France et la Grande-Bretagne avaient cherché à inviter tous les États concernés. Selon le Foreign Office, il ne s'agissait d'accuser personne, mais de régler «un sujet technique bien défini, qui n'avait rien à voir avec la politique». Officiellement on parlerait de «banditisme» et de «piraterie».

La petite ville de Nyon avait été choisie comme substitut de Genève pour permettre à l'Italie d'y prendre part même si elle faisait l'objet de sanctions de la part de la SDN, en raison de la guerre qu'elle menait contre l'Abyssinie. La manœuvre se révéla vaine puisque Rome prit le premier prétexte venu pour refuser sa participation.

La grande salle communale, un bâtiment cubique moderne, construit sur une place judicieusement nommée Perdtemps, devait abriter les séances plénières. Au château se dérouleraient les séances des commissions, tandis que la presse serait hébergée à l'hôtel des Alpes.

Mobilisés pour l'occasion, les agents de la police cantonale vaudoise, dont Potterat et moi, étaient très impressionnés de rencontrer les grands de ce monde. Nous allions croiser Anthony Eden, ministre britannique des Affaires Étrangères, Yvon Delbos, son homologue français, accompagné de l'amiral Darlan, le commissaire du Peuple Maxime Litvinov, des diplomates yougoslaves, bulgares, roumains, grecs, turcs, et même un pacha égyptien.

Potterat, particulièrement joyeux de voir tant de célébrités sur le sol vaudois, était en veine de confidences :

– Il n'y a pas tant d'années, il m'a fallu surveiller le Gandhi (2), qui venait baboler avec le Romain Rolland du côté de Villeneuve. Tu aurais vu ce maigrichon, habillé d'un vieux drap, qui s'asseyait sur les tables ! Toujours à joindre ses mains au lieu de serrer celles des autres, ce malappris ! Avec l'ami Porchet, on a dû suivre ce minçolet pendant une bonne semaine. Il n'arrêtait d'aller à droite et à gauche et de tatipoter dans tous les coins. Tous ces étrangers par chez nous, ça frise le code. Il faudrait tous les foutre dehors dès qu'ils se font remarquer la moindre. Heureusement que le maharadjah Gandhi, comme ils te l'appellent, est déjà dans ses vieux jours : on n'entendra bientôt plus parler !

Il marqua alors une pause, tandis que les délégués commençaient à affluer, et que nous contrôlions leurs accréditations sous une pluie battante. L'humidité avait percé mon imperméable. Le chapeau de mon collègue s'affaissait progressivement, en même temps que son cigare s'éteignait. Il prit un air matois pour me dire la suite :

– J'en ai appris de belles ! Alors, comme ça, tu as couché avec la Josiane ? C'est une brave fille, ça a dû te changer de ta gestapette, pas ?

Je ne répondis pas. Moi aussi, j'avais découvert des choses intéressantes sur Potterat.

***

– Mon Dodolphe, je n'aime pas redzipéter, mais il faut que je te dise quelque chose…

Son entrée en matière avait ressemblé à un aveu tardif. Qu'avait-elle donc à me confesser ?

– Tu te souviens de la première fois où on s'est vus…

– Bien entendu, c'était la nuit du meurtre de Chamblandes. Nous avons pris l'apéro aux Douze Dizains, Potterat et moi. Enfin, surtout lui !

– Et tu es parti à la Secrète sans me dire au revoir !

– J'étais fatigué : je ne voulais pas te blesser.

– Oh non, ça, j'ai l'habitude. Ce soir-là, il est arrivé quelque chose de bizarre. Le gros gâpion a décanillé sitôt après ton départ. Un gnière est venu lui raconter une histoire à l'oreille, et cette souillasse s'est mise en route illico, sans même finir les cinq décis que je venais d'apporter. Il était tellement troublé qu'il a oublié de mettre quelque chose pour la bonne-main. J'ai cru que j'avais fait quelque chose de mal tellement ça ne lui ressemblait pas.

– Je l'ai pourtant retrouvé vers minuit à la même place, parfaitement immobile.

– Tais-toi : quand il est revenu, trois-quatre heures plus tard, c'était encore pire. Il était tout caqueux, épouairé comme un curafifi qui vient de tomber dans la fosse. Il n'a même pas pensé à me peloter les fesses, c'est dire s'il était préoccupé ! On aurait bien dit qu'il venait de croiser un troupeau de dahus enragés. Il m'a parlé d'une rixe entre boit-sans-soif, avant de se remettre à la même table et de fifer son blanc en faisant la potte, comme s'il était rebouillé de par dedans. Et surtout il voulait que je ne t'en dise rien du tout. Il m'a pris le bras et m'a parlé de toutes ces sommelières qui cherchent du travail. Si je ne voulais pas d'enquiquinements, je devais t'assurer qu'il était resté toute la soirée sans décuchaiser…

Il m'avait fallu un moment pour traduire en termes policiers ce que Josiane venait de m'apprendre : l'inspecteur David-Étienne Potterat s'était forgé un alibi pour les heures précises durant lesquelles Ignace Reiss se faisait assassiner. Et cet alibi reposait sur moi, le stagiaire.

(à suivre)

1) W. S. Van Dyke, *After the thin man*, USA, 1936, d'après Dashiell Hammett, avec William Powell, Myrna Loy, James Stewart et Elissa Landi. *(N. d. T.)*

2) Voir «Gandhi… en Suisse !» Office cinématographique de Lausanne, décembre 1931, 7 min, repris sur le DVD de la Cinémathèque Suisse, *Montreux 1900-1960 : une histoire d'image(s)*, 2006, où l'on aperçoit très nettement et à plusieurs reprises l'inspecteur Potterat en pleine action. *(N. d. T.)*